

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 44 [i.e. 45]

Artikel: Le collier de l'orpheline : [suite]
Autor: Berger, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184889>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

collègues, je tiens à partager leur sort, et je refuse péremptoirement toute faveur et toute grâce.

» — Encore une fois, Monsieur Dufaure, fit le ministre en se levant, vous êtes libre, et comme votre présence ne nous semble créer aucun danger, vous ne serez pas écroué, malgré votre désir. Après tout, quand on tient autant que vous à rester en prison, on ne demande pas à en sortir. Pardonnez-moi de ne pas vous retenir plus longtemps et souffrez que je vous quitte, vous devez comprendre que je suis fort occupé. »

Et M. Dufaure s'en alla, se jurant bien si jamais il retournait en prison, de ne plus demander de congé.

Chiens et tambours.

Lors de la guerre d'Italie, en 1859, le 3^{me} zouaves s'embarqua pour Gênes ; mais une difficulté se présentait : défense formelle avait été faite d'admettre des chiens à bord ; la désolation était au camp des zouaves qui tenaient à leurs caniches. Il était difficile de tromper la surveillance de l'intendant. On sait que, pour gagner le navire, chaque soldat défile sur une planche à l'appel de son nom ; il est presque impossible d'arriver à bord subrepticement ; néanmoins on trouva un moyen de *passer les chiens*. Les tambours démontèrent leurs caisses et y cachèrent les meilleures bêtes des bataillons et les moins grasses bien entendu. *Thoutou*, vu ses services et sa petite taille, était du nombre ; ces pauvres animaux se pelotonnaient et prenaient respiration par la *peau de timbre*.

Le régiment se mit en marche ; selon la coutume, on défilait sans musique. Pour les embarquements on va un peu à la débânde et chaque tambour ou clairon au lieu de se trouver en tête, prend rang dans sa compagnie pour les appels du bord. Mais le colonel voulut saluer par une dernière fanfare cette terre d'Afrique que l'on allait quitter.

Ordre est donné aux clairons et tambours de prendre la tête de la colonne et de jouer un air entraînant. On peut juger de la figure des tambours, qui avaient tous un chien dans leur caisse ; les clairons jouaient tout seuls ; le colonel s'étonne et exige que les *ra* et les *fla* accompagnent la sonnerie ; mais les tambours ne remuent pas leurs baguettes. Le colonel se fâche, il faut s'exécuter.

Une nombreuse population saluait les zouaves de ses vivats (Vivat ! un vrai salut de circonstance pour des hommes qui vont affronter la mort !)

Le tambour-maître, qui a vu le colonel froncer le sourcil, comprend qu'il n'y a plus à plaisanter ; le signal est donné et les tambours battent à coups redoublés.

Mais, ô surprise ! Au milieu des roulements cadencés, d'effroyables clameurs se font entendre ; des chiens hurlent avec rage. On regarde, on ne voit rien. Les tambours une fois lancés ne s'arrêtent pas ; plus les aboiements redoublent, plus ils frappent ; c'est un tapage infernal.

Chacun cherche les chiens qui causent ce sabbat ; nul ne les aperçoit. Enfin, à la stupéfaction générale, un épagneul tombe du fond d'une caisse, roule à terre, se relève et s'enfuit à toutes jambes ; le pauvre diable, affolé de terreur, avait crevé la peau de timbre avec ses pattes pour s'échapper.

Et les spectateurs de rire à se tordre.

Les officiers comprirent ce qui s'était passé ; ils firent semblant de n'avoir rien vu ni entendu. Les tambours cessèrent de battre et on arriva sur les quais.

Mais le bruit de la farce qui s'était jouée avait précédé l'arrivée des bataillons ; les contrôleurs étaient prévenus. Donc, quand un tambour se présentait, il devait frapper sur sa caisse ; si un aboiement éclatait, le chien marron était tiré de sa prison et chassé à terre.

Un seul fut embarqué ; *Thoutou ! Thoutou* qui ne broncha pas ; *Thoutou* qui se tint coi !

Thoutou fut délivré une fois en mer et salué de hurrahs triomphants quand il parut sur le pont.

Le collier de l'orpheline.

II

— Mère Clandine s'exprima ainsi :

— Inès, la mère de Marguerite, avait six ans, quand on me la mit en garde ; une belle dame que j'ai toujours supposé devoir être sa mère, venait la voir chaque semaine, et quelquefois plus souvent ; un beau jour on me retira la chère petite pour la placer dans un grand pensionnat et, me dit-on, pour lui faire donner une belle éducation. Inès venait me voir de temps à autre, et chaque fois elle me disait :

« — Je me plaisais mieux à Ivry ; que ne m'a-t-on laissée dans notre pauvre ruelle ! là, au moins, j'eusse pour mère, mais je n'en ai point au pensionnat et jamais on ne m'en parle. »

» — Quoi ? lui disais-je, jamais ta mère ne vient te voir ;

» — Non, mère Claudine.

» — Ni personne de sa part ?

» — Personne ; seulement une dame bien mise me fait de temps en temps une visite à la pension ; elle m'apporte de petits cadeaux, et elle s'en va en me recommandant d'être bien sage... »

» Un jour, Inès vint me voir d'un air tout triste ; elle avait alors dix-sept ans ; elle me dit presque en pleurant :

« — Tu sais, la dame qui venait me voir à la pension ? Eh bien ! on m'avait placée chez elle pour lui tenir compagnie, et lui faire la lecture du journal ; c'était bien ennuyeux, mais au moins cette dame me traitait avec douceur et je ne me déplaçais pas dans sa compagnie, mais hélas !... »

» Après cet hélas, Inès se mit à pleurer.

» — Pourquoi pleures-tu ? lui dis-je.

» — Je pleure parce que cette dame devient aveugle.

» — Grand Dieu, m'écriai-je, te voilà maintenant sans soutien.

» — Non, répondit la pauvre enfant, l'on m'a confiée à une vieille femme de chambre qui me sert, et à laquelle m'a recommandé un grand jeune homme qui est le neveu de madame ; on ne me laisse manquer de rien, j'ai tout ce que je veux, mais je n'ai plus quelqu'un qui m'aime, et je me trouve malheureuse ; si tu me vois aujourd'hui à Ivry, c'est que j'éprouvais le besoin de venir te conter mes peines. »

» Nous passâmes la journée ensemble ; elle fut au cimetière porter une couronne, puis elle repartit pour Paris.

La pauvre vieille s'arrêta subitement :

— Comme vous me paraissiez émue, fit Mme Delsarte. Inès

ne serait-elle pas revenue vous revoir ?

— Oui, elle est revenue, mais pour mettre au monde cette petite Marguerite dont vous avez eu pitié ; depuis ce jour, elle a paru minée par un profond chagrin ; sa santé s'est affaiblie, et enfin, elle m'a dit à son dernier moment.

« — Je te laisse mon enfant ; le Ciel, je l'espère, t'aidera à l'élever ; dis-lui tous les jours que sa mère l'aimait bien, et que son dernier soupir a été pour elle ! »

» Et elle ajouta en sanglotant :

« — Voici un *Collier de corail* que tu lui donneras comme un souvenir sacré ! »

— Et jamais elle ne vous a parlé du père de la petite ?

— Jamais !

Après ces paroles, la pauvre mère Claudine se dirigea à pas chancelants, vers sa commode ; elle ouvrit l'un des tiroirs, et en retira un collier de corail rose.

— Tenez, dit-elle à Mme Delsarte et à Gabriel : voici tout ce qui reste d'Inès ; prenez ce collier, quand vous croirez le moment venu, donnez-le à Marguerite, car je crains que le bon Dieu ne m'accorde pas assez de jours à vivre pour accomplir moi-même le vœu d'une mourante.

Quinze ans environ après cette scène, nous retrouvons Gabriel, dans un petit appartement de garçon, situé au quatrième étage d'une maison de la rue de Sèvres, dont Mme Delsarte, sa tante, occupe le troisième. C'est aujourd'hui un jeune homme à la taille bien prise, à la physionomie ouverte et accentuée, bien que l'on pût reprocher à cette physionomie, un reflet trop prononcé de tristesse.

Gabriel, devenu peintre de genre, était en ce moment confiné dans son atelier, mettant la dernière main à un petit tableau de chevalet représentant l'intérieur de l'église d'Ivry : c'était la représentation de la cérémonie funèbre de la mère de Marguerite ; Mme Delsarte, Marguerite et la mère Claudine figuraient au premier plan.

Un grand amateur de peinture, ne se faisant pas faute de croire qu'il était artiste lui-même, M. le comte de Laval, assis dans un fauteuil, dit à la *Voltaire*, ne cessait d'examiner ce tableau.

Le comte était un homme de quarante-cinq ans environ, d'un extérieur suffisamment distingué, mais déjà plus que grisonnant, car si ses moustaches conservaient encore un ton brun foncé, toute sa barbe était *entièrement* blanche.

— Mon cher Gabriel, dit-il tout à coup au jeune peintre, vous avez choisi là un sujet qui n'est pas précisément gai.

— Aussi, répondit le peintre, n'est-ce pas avec gaieté que je le peins, car c'est une scène funèbre à laquelle se rattache un bien affligeant souvenir.

Je pourrais intituler ce tableau : *Un Enterrement au cimetière d'Ivry* !

Le comte fit un brusque mouvement et ses traits se contractèrent.

— Oui, continua le peintre, mon tableau est lugubre, mais j'espère lui donner un pendant qui, cette fois, sera couleur de rose.

— Quel sera le sujet du pendant, sans indiscrétion ?

— Un mariage ! et j'ai quelque pressentiment que dans cette dernière cérémonie, je pourrai peut-être jouer le principal rôle.

— Le rôle de mari ?

— Je l'espère, car je médite d'épouser ma fille.

— Votre fille ? Ah ! ça, auriez-vous ce matin l'esprit mal équilibré ?

— Je n'ai jamais eu le jugement plus en règle.

— Voyons ! voyons ! nos lois permettent donc de revenir aux temps bibliques ?

— Non, monsieur le comte, le code civil n'a pas bronché.

— Que diable ! expliquez-vous !

— C'est ce que je vais faire : Je dis donc que je désire de tout mon cœur épouser ma fille, mais entendons-nous, ma fille adoptive.

— Ah ! vous êtes un père volontaire ?

— Depuis quinze ans.

— Mon cher, vous avez des façons de parler tout à fait excentriques.

— Alors, je vais m'exprimer comme le commun des martyrs.

Et Gabriel narra, avec les plus minutieux détails, toute l'histoire de la fille d'Inès, et la termina en tendant à M. de Laval le *Collier de corail*.

En homme du grand monde habitué à maîtriser ses émotions, le comte prit le collier, en examina les perles, et ouvrit le médaillon qui le fermait.

— Ah parbleu ! s'écria le peintre, vous allez me faire croire que vous avez été bijoutier ; il y a quinze ans que je possède ce médaillon, et jamais je ne me suis avisé qu'il y avait un ressort pour l'ouvrir. (A suivre.)

Mlle de V..., âme charitable, est occupée dans ce moment à coudre des vêtements chauds pour une pauvre famille. Songeant sans doute au plaisir qu'elle va procurer, et, se laissant distraire, elle se pique au bout du doigt, et une gouttelette rouge apparaît. La jeune fille est fort sensible ; à la vue du sang, ses yeux s'humectent.

— Gardez vos larmes, lui dit un de ses nombreux adorateurs ; n'est-ce pas assez de parer votre ouvrage d'un grenat sans y ajouter encore des perles ?

Les cœurs des jolies femmes, comme les bonbons de Nouvel-An, sont enveloppés d'énigmes.

A la gare de Moudon, une bonne femme qui montait en wagon pour la première fois et qui portait un enfant dans ses bras, s'approche de la locomotive et dit au mécanicien :

— Dites voir, vous irez bien un peu doucement... à cause de la petite.

Théâtre. — Nous appelons l'attention sur la belle représentation de demain : **STELLA**, ou la *Forteresse du mont des Géants*, drame en 6 actes. — *L'Homme du Nord*, vaudeville en 1 acte. — On commencera à 7 heures. — La nouvelle troupe vient de débiter par deux représentations qui ont été pour elle de vrais succès ; au dire de tous les connaisseurs et amateurs de notre ville, cette troupe est bien supérieure à ses devancières.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Registres, divers, et confection sur commande. — Grand assortiment de papiers à lettres. — Impression de la raison de commerce sur le papier et les enveloppes. — Cartes de visites très soignées et livrées promptement. — Copies de lettres et presses à copier. — Encre japonnaise ; encre Gardot ; encre Mathieu-Plessy. — Cartes à jouer. — sacs d'écoliers. — Buvards. — Serviettes pour étudiants et hommes d'affaires. — Couleurs anglaises, pinceaux et papiers teintés pour la peinture des fleurs. — **Agendas et calendriers pour 1879.**

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY